

**Mathieu Lindon | Libération | Traduit du lapin et du loup |
7 octobre 2016 :**

Rencontres avec des animaux remarquables : c'est ainsi qu'est constitué Lobo le loup et autres animaux de mes connaissances (titre original : *Wild Animals I have Known*), qui date de 1898. À côté du loup, une renarde, une corneille, un lapin, deux chiens, une gélinotte, un mustang sont les héros sauvages des huit textes. L'auteur, Ernest Thompson Seton, est né en Angleterre en 1860 et mort à Sante Fé en 1945. Le traducteur Bertrand Fillaudeau le décrit dans sa postface comme «artiste, naturaliste, défenseur des Indiens et de leur mode de vie comme de la nature et de tous ceux qui la peuplent». Il le voit comme une sorte de descendant de Henry David Thoreau (mais avec plus de chaleur humaine et animale que l'homme de Walden) et raconte que lorsque ce jeune homme libre revint dans sa famille, à 27 ans, son père lui présenta la facture de tout ce qu'il avait coûté (note du médecin qui l'avait accouché comprise) - et qu'il la paya.

Dans sa «Note au lecteur», Ernest Thompson Seton affirme que «ces histoires sont authentiques», même s'il a regroupé sur un même animal des aventures survenues à plusieurs. «C'est parce que ces histoires sont véridiques qu'elles sont toutes tragiques. La vie d'un animal sauvage a toujours une fin tragique.» Lui-même fut un chasseur de loups avant de changer de camp. «Quelle satisfaction aurait-on à lire une ébauche de dix pages sur les us et coutumes de l'Homme en général ? Il serait bien plus fructueux de consacrer cet espace à la vie d'un seul grand homme. C'est le principe que j'ai voulu appliquer à mes animaux.» Et c'est un principe qui est spécialement peu banal à l'époque appliqué à une autre race qu'humaine, signale Bertrand Fillaudeau, puisque les œuvres de Jack London n'existent pas encore et que «les récits animaliers littéraires n'ont jamais été réalistes», les animaux étant utilisés dans des fables ou des contes, comme «un prétexte, une précaution pour éviter la censure ou une manière de parler». Chez Seton, les

animaux représentent les animaux, et de fil en aiguille l'humanité entière.

Sur la dernière page du dernier texte du recueil : «Est-ce que les créatures sauvages n'ont aucun droit, ni droits moraux, ni droits légaux ? Au nom de quoi un homme inflige-t-il une agonie si longue et si horrible à une créature amie, simplement parce qu'elle n'utilise pas la même langue que nous ?» Tout au long du livre, Ernest Thompson Seton se fait donc traducteur, aussi bien des intentions et émotions de ses animaux que de leur langue propre. Il demande au lecteur de «bien garder à l'esprit» qu'il traduit telle histoire «du Lapin» et que, donc, il «ne répète rien qu'ils n'aient pas dit». Il y a dans le livre quelque chose d'un manuel pour apprendre à parler lapin, corneille ou gélinotte. C'est d'ailleurs assez étrange d'avoir les onomatopées traduites entre parenthèses dans le corps même du texte. ««Kreet, kreet, kwit.» (Venez par là les enfants, venez, volez.)» L'éducation, au demeurant, en est un thème récurrent - il faut bien que les petits survivent -, mais aussi la fidélité, l'amour fou et l'amour maternel, aussi le suicide et l'assassinat, l'euthanasie. Ils meurent tous, ces animaux sauvages, mais tous ne sont pas frappés pareillement. Ils suscitent la cupidité des hommes par leur caractère remarquable, mais parfois une encore plus grande admiration qui peut éteindre cette cupidité.

Il y a quelque chose du loup de Vigny dans «Lobo, le Seigneur de Currumpaw» qui ouvre le recueil. Le «vieux loup gigantesque» et amoureux qui suscite par ses carnages la colère et la haine des éleveurs semble impossible à mettre hors d'état de nuire. Les leurres, les appâts empoisonnés que dispose Ernest Thompson Seton n'atteignent pas leur but. Quand il les retrouve, le loup les a entassés les uns sur les autres et «avait dispersé ses déjections par-dessus pour bien me faire comprendre que mon dispositif ne méritait que le plus grand mépris». Ce n'est pas par le poison qu'on viendra à bout du pillard. Mais on finira par en venir à bout. «Il nous regardait avec calme et semblait nous dire : «Vous avez fini par m'avoir, faites de moi

ce que vous voudrez.» De ce moment-là, il ne prêta plus aucune attention à nous.» Le narrateur compte bien sûr que le loup ne mourra pas seul. «J'espérai qu'il appellerait sa meute lorsque la nuit arriva. Je m'y étais préparé. Il n'avait lancé son cri qu'une seule fois alors qu'il était aux abois. Personne n'était venu, il n'appellerait plus jamais.» Dans «la Mort du loup» de Vigny, cela donnait : «Hélas ! ai-je pensé, malgré ce grand nom d'Hommes, / Que j'ai honte de nous, débiles que nous sommes ! / Comment on doit quitter la vie et tous ses maux, / C'est vous qui le savez, sublimes animaux !» Et il s'avère que la renarde, le mustang, le chien et les autres ne sont pas moins sublimes que le loup.

Isabelle Rüf | Le Temps | 29 octobre 2016

Ernest T. Seton (1860-1946) a d'abord été un chasseur avant de se transformer en défenseur de la cause animale à une époque où on n'en parlait pas encore. Ses récits ont marqué Kipling et Tolstoï

Le vieux Lobo est un roi, «géant parmi les loups» par sa taille mais aussi par sa ruse et par sa force, le chef d'une petite meute, connue pour exercer des ravages hors normes. Il est l'archétype du grand prédateur, souverain et destructeur, qui échappe à tous les pièges. Ernest Thompson Seton (1860-1946) fait sa connaissance vers 1893. La tête de l'animal est alors mise à prix, un prix élevé, et l'ex-chasseur de loups reprend du service, séduit par le défi.

Reconversion

A traquer Lobo, Seton développe une telle admiration pour l'intelligence et l'insolence de la bête qu'il subit une forme de conversion. Il deviendra un des premiers défenseurs de la cause animale, dans un environnement de vaqueros, peu por-

tés à s'interroger sur les droits des bêtes. «Lobo, le Seigneur de Currumpaw» inaugure une série de portraits d'animaux qui connaîtront un immense succès public – Kipling dira en avoir été influencé, Tolstoï qualifia «Lobo» de «meilleure histoire de loup».

Corneille, lapin à queue blanche, renarde, mustang sauvage, gélinotte – et deux chiens exceptionnels, les huit héros de ces histoires sont de véritables personnages – avec leur individualité, leur caractère et leur langage: Seton maîtrise «l'alphabet des bois» et assure traduire directement du lapin – et des autres idiomes animaux aussi, auxquels il emprunte d'ailleurs les onomatopées – krrr krrr, yap yurr, peeeete peeeete.

Capitalisme triomphant

Lobo le loup témoigne d'une prise de conscience. Né en Angleterre, dans une famille nombreuse, Seton arrive au Canada à l'âge de six ans. Il se révolte contre un père autoritaire (qui lui présente à 27 ans une facture de 537,50 \$ pour les frais occasionnés depuis sa naissance, dette qu'il honore aussitôt), fait des études d'art et de sciences naturelles, travaille comme chasseur de loups avant de se faire leur défenseur. Devant le supplice infligé à une gélinotte prise au piège, il s'indigne: «Est-ce que les créatures sauvages n'ont aucun droit, ni droits moraux, ni droits légaux? Au nom de quoi un homme inflige-t-il une agonie si longue et si horrible à une créature amie, simplement parce qu'elle n'utilise pas la même langue que nous?»

Aujourd'hui, ces scrupules sont largement partagés, mais dans cette voie, Seton est un précurseur en Occident. En cette fin de XIXe siècle, de telles préoccupations sont encore éloignées. On est à l'âge du capitalisme triomphant et des usines à viande de Chicago. Lui constate: «Notre civilisation est un échec... elle permet que coexistent un millionnaire et un million de pauvres.» Il voit un modèle dans le mode de vie des Indiens, de ceux qui restent, et dont il défendra aussi la cause dans plusieurs livres.

Lapine à queue blanche

Plusieurs de ces récits sont de vrais romans d'éducation. La lapine à queue blanche (celle dont il traduit fidèlement le discours) enseigne à ses petits les stratégies et les ruses qui permettent à une partie d'entre eux de survivre et à faire de l'eau, des racines d'églantier et des barbelés, des alliés objectifs. Dans la famille gélinotte, le père et la mère s'allient pour mener à bien le travail éducatif, et il le continue quand la mère disparaît. Beaucoup de pertes, dans la nature: la survie est un rude combat que peu gagnent. Seton n'idéalise pas le monde animal, il en apprécie l'intelligence et la ruse.

Quand on voit Lobo se saisir un à un des leurres empoisonnés soigneusement préparés, les entasser et pour finir, chier dessus en ultime affront, on ne peut qu'applaudir. Et quand on le voit mourir d'amour et de honte, on entend Vigny: «Puis après, comme moi, souffre et meurs sans parler.» La beauté pure saisit parfois les plus bornés des vachers: une troupe de chevaux sauvages excite la convoitise des cow-boys, et parmi eux, un mustang noir qui marche à l'amble. Ces bêtes magnifiques et difficiles à capturer sont pourtant «parfaitement inutilisables et indomptables».

Mais celui-là pose un tel défi par son effronterie qu'il est mis à un prix élevé. Pourtant, à force de le poursuivre, ces hommes frustes sont pris par l'élégance et la résistance du cheval. Quant à lui, il préférera une mort spectaculaire à une captivité insupportable.

Monde parallèle

À travers les nouvelles de Lobo le loup, on voit naître le mythe américain de la nature indomptée et de l'homme qui l'affronte, seul, armé de son fusil, de son lasso, de son courage et de son droit du plus fort et du plus malin. Seton le connaît bien pour l'avoir côtoyé, ce héros des grands espaces, avare de paroles, fruste, mais pas insensible à la grandeur et à la beauté de ce qu'il affronte. Qui forme un couple indissociable avec son chien, celui-ci à la frontière entre le civilisé et le sauvage, go-

between souvent plus subtil que son maître, d'une fidélité qui ne demande rien en contrepartie.

À travers ce que ces récits montrent de la société des vaqueiros misérables, exaltée ensuite par le western et la publicité, on comprend que pour tant de citoyens de ce pays le port des armes relève d'une évidence indiscutable. Seton, lui, décrit un monde parallèle, qui connaît la lutte de tous contre tous, mais aussi des formes de coopération et de solidarité, et une intelligence toujours en alerte. C'est un parti pris des bêtes, dans lequel il prône un autre rapport à la nature.

Si son œuvre a longtemps sommeillé dans l'ombre, on comprend qu'elle ressorte aujourd'hui pour rejoindre les voix de plus en plus nombreuses qui mettent en question l'hégémonie de l'homme sur le monde.
